Samarcande et Samarra. Élités d'Asie centrale dans l'empire abbasside. Paris, 2007, 310 p., 11 figs. dans le texte, index. (Studia Iranica, Cahier 35)

Frantz Grenet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abstractairanica/37775>

DOI : [10.4000/abstractairanica.37775](https://doi.org/10.4000/abstractairanica.37775)

ISSN : 1961-960X

Éditeur :

CNRS (UMR 7528 Mondes iraniens et indiens), Éditions de l'IFRI

Édition imprimée

Date de publication : 8 avril 2010

ISSN : 0240-8910

Référence électronique

Frantz Grenet, « *Samarcande et Samarra. Élités d'Asie centrale dans l'empire abbasside.* Paris, 2007, 310 p., 11 figs. dans le texte, index. (Studia Iranica, Cahier 35) », *Abstracta Iranica* [En ligne], Volume 30 | 2010, document 135, mis en ligne le 08 avril 2010, consulté le 26 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abstractairanica/37775> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abstractairanica.37775>

Ce document a été généré automatiquement le 26 septembre 2020.

Tous droits réservés

Samarcande et Samarra. Élités d'Asie centrale dans l'empire abbasside. Paris, 2007, 310 p., 11 figs. dans le texte, index. (Studia Iranica, Cahier 35)

Frantz Grenet

- 1 Après l'ouvrage issu de sa thèse, *Histoire des marchands sogdiens*, 2^e éd. Paris, 2004, l'A. s'attache ici à un autre groupe social, la noblesse terrienne sogdienne (en réalité sogdo-turque) et le remarquable destin qu'elle a connu dans l'Empire abbasside, notamment à partir du règne d'al-Mu'tašim (833-842) qui place ses représentants à la tête de ses armées et du vaste camp militaire qu'est la nouvelle capitale Samarra. Ce travail touche directement à la question de l'origine du système mamelouk, objet d'âpres débats dans l'historiographie récente (D. Ayalon, P. Crone, D. Pipes, M. Gordon).
- 2 L'une des nouveautés de la présente recherche est qu'elle remet en cause le « paradigme khorassanien » traité comme facteur explicatif homogène : le Grand Khorâsân ne sera une réalité qu'à partir des Samanides, tandis que pour les époques antérieures une frontière culturelle et sociologique continue de séparer d'une part le Khorâsân proprement dit (Nishâpur, Merv), qui avait fait partie de l'Empire sassanide et où la noblesse s'était trouvée de fait démilitarisée à la suite des réformes de Khosrow I^{er}, et d'autre part le Tokharestan et la Sogdiane, où dès la conquête les Arabes ont dû s'efforcer de se rallier une noblesse très indépendante des royautes locales, véritable maîtresse de la terre et des forces armées, avec notamment les gardes personnelles qu'étaient les *chākar*, et reliée par tout un réseau d'alliances familiales à la steppe turque. Les données préislamiques proprement centrasiatiques, souvent récemment acquises et peu diffusées, sont exploitées avec une précision encore jamais atteinte dans l'historiographie de l'islam ancien : données textuelles (avec notamment les textes sogdiens du Mont Mugh et les sources chinoises scrutées dans le détail), données archéologiques et iconographiques considérablement plus riches qu'en Iran. Après la victoire de Ma'mūn (813) et surtout l'avènement de Mu'tašim (833), des pans entiers de

la société militaire centrasiatique sont transplantés en Irak : les princes sogdiens passent au service des califes avec leurs propres troupes, lesquelles se retrouvent assez vite en situation minoritaire par rapport aux guerriers turcs capturés ou achetés adultes. La méthode prosopographique employée par l'A. donne d'excellents résultats, redonnant chair et cohérence à ces personnages qui ont tenu le haut du pavé : Mu'taṣim lui-même, seul abbasside effectivement élevé par une mère iranienne, sogdienne en l'occurrence (ce qui permet d'envisager la possibilité qu'il ait su parler le sabir turco-sogdien en usage dans ses troupes) ; Ḥaydar, souverain héréditaire d'Ustrushana (principauté de montagnes et de piémonts au nord-est de Samarcande, pays riche en homme et en métaux, nullement le cul-de-sac auquel on a voulu le réduire), qui tombe en 840, à l'issue d'un procès en idolâtrie dont les ressorts – pas tous inventés par l'accusation – sont ici magistralement démontés ; Ashinās, prisonnier de guerre turc, non pas préfigurateur des mamelouks mais rejeton de l'ancienne famille impériale turque et, à ce titre, détenteur sur ses troupes d'une autorité que le calife sait exploiter à son service.

- 3 Une analyse mobilisant les outils les plus fins de la paléodémographie (chap. 8) démontre sans appel qu'à Samarra la croissance du nombre des Turcs, d'environ 8000 vers 840 à environ 12 000 vers 870 (date où le système s'effondre dans les luttes de succession califales où les troupes turques ont souvent mené le jeu), s'explique par la fonction de haras humain qu'a rempli le cantonnement, nullement par de nouveaux achats en Asie centrale que rend désormais presque impossible l'interposition de la principauté des Tahirides. L'agrégat si particulier qui s'est formé à Samarra n'est pas encore le système mamelouk (lequel suppose l'achat de soldats-esclaves jeunes et qu'on forme spécialement). Ce système ne sera mis au point que sous Muwaffaq, homme fort du règne de Mu'tamid (870-892), afin de récupérer la force du système précédent (la supériorité militaire, supposée raciale, des Turcs) en éliminant ses faiblesses (leur caractère incontrôlable). Malgré le changement de matériel humain – les esclaves achetés chez les Khazars et les peuples caucasiens supplantent désormais les Turcs de Haute Asie – les mamelouks conserveront plusieurs traits de la genèse complexe qui, à travers Samarra, les relie aux anciennes sociétés militaires de l'Asie centrale : l'adoption fictive par le souverain (déjà attestée chez les *chākar* préislamiques, au moins dans le milieu militaire sogdien de Chine), certains caractères du costume.

INDEX

Thèmes : 4.1. Histoire médiévale

AUTEURS

FRANTZ GRENET

CNRS - EPHE - Paris